

THEATRUM ARELATENSE

"Voyageur considère ici le terrible pouvoir des années, Arles comme Rome semble ensevelie sous ses propres désirs, et elle n'offre plus aux yeux que les voûtes ébranlées, des souterrains lugubres et des temples ruinés"¹.

F. Benoit résumant² l'histoire du musée lapidaire, a opposé l'attitude, quasi-héroïque, de P. Véran aux projets de M. R. Penchaud, le classement scrupuleux de l'archéologue à l'ordonnance "pittoresque" rêvée par l'architecte. Ces deux attitudes inconciliables, qui expliqueraient assez bien la lenteur de l'aménagement du musée, illustraient, avant les exemples fameux d'un Viollet le Duc ou d'un Abadie, l'histoire passionnelle des rapports de l'architecture et de l'archéologie.

C'était peut-être là juger un procès dont l'instruction reste à compléter. En effet, s'il est possible d'opposer les admirables lavis de Penchaud aux tracés malhabiles de Véran, il faut être prudent dans l'examen des conceptions que ces tracés recouvrent. Si le "pittoresque" de l'architecte présente l'apparence d'un décor, il laisse nécessairement deviner l'existence d'une histoire, c'est-à-dire d'une fable. Or, nous le verrons, Penchaud accompagne son projet d'un raisonnement cohérent, clair, sur le rôle de l'art dans la société. A l'inverse, les dessins de Véran pourraient être lus comme l'expression de la sèche énumération d'une série de faits, événements ou monuments, ceci dans une écriture transparente. Or, la statistique de Véran émerge d'une histoire faite d'épaisseur, d'opacité et dont l'ambiguïté n'est pas absente.

¹ En exergue de P. Véran : Musée d'Arles en réunion de tous les monuments antiques de cette ville, indice de ceux qui ont été enlevés et explications de quelques uns de ceux qui restent. 1805. Arles, Médiathèque, ms 734.

² A l'occasion de l'ouverture du musée d'art chrétien en 1936. Cf. Benoit : les origines et l'histoire du musée lapidaire de la ville d'Arles. Mémoires de l'IHP – t. 13 – 1936. F. Benoit : Le musée lapidaire d'Arles -1936.

Cette première étape de la comparaison amène sa conclusion : P. Véran et M. R. Penchaud ont une conception de l'Antiquité - mieux une conception du rôle, contemporain, que doit jouer l'Antiquité. Ces conceptions se traduisent par autant de récits qu'il s'agit de déchiffrer. L'exposition présentée au public n'a pas la prétention d'avoir réalisé ce décryptage, on proposera ici quelques indices capables de livrer une clé de lecture ou du moins une mise en perspective, de ces récits croisés.

Trois relations de voyage contiennent des indices intéressants : celles de Millin, Stendhal, Dumas. Avant même de présenter à son lecteur l'histoire et les restes archéologiques de la ville, Millin, que l'on serait tenté de qualifier ici d'habile dramaturge, écrit une véritable ouverture au coloris sombre, à l'atmosphère pesante : "*cette ville dont les rues désertes sont si tristes et si étroites est-elle bien l'antique cité d'Arles, rivale de Marseille et chef-lieu d'un royaume étendu et puissant ?*"³.

Comme l'a noté Ph. Gardy, "*Millin met en place les principales attractions d'un musée imaginaire*"⁴ que Stendhal ne manquera pas de faire visiter à son touriste de 1837⁵. Le rayon de lune ou le reflet de quelque réverbère qui illuminent à propos les monuments énumérés par Stendhal relèvent plus du procédé théâtral que d'une description fidèle. Ainsi, alors qu'en 1832 le déblaiement de l'amphithéâtre était très avancé, Stendhal le montre à ses lecteurs encore "rempli de sales maisons".

Dernière image, celle de Dumas parcourant "la nouvelle Pompeïa"⁶, évoquant sa visite aux Alys-camps dans un style digne de quelque mélodrame. Comment ne pas évoquer "Robert le Diable" lorsque Dumas décrit "*de distance en distance, le sol, retentissant sous les pieds qui le foulent*"⁷ ?

La ville apparaît ainsi décrite - et communiquée - au moyen d'une série de conventions dont le dispositif évoque la structure d'un panorama imaginaire : le visiteur, happé par l'obscurité et le silence, est plongé au milieu du spectacle de l'histoire. Capturé par les murs de la ville, le temps arlésien peut se figer en une série de tableaux qui racontent, depuis les temps les plus reculés jusqu'à l'aujourd'hui du voyageur, les fastes de la ville d'Arles.

On peut qualifier la sensibilité de Millin de pré-romantique, les mensonges de Stendhal peuvent surprendre, l'emphase de Dumas peut faire sourire. Reste que l'emploi de ces images stéréotypées était le seul moyen efficace d'attirer l'attention du monde - de Paris - sur la nécessité de créer les conditions d'une renaissance arlésienne. Lorsque, par exemple, A. Dumas visite Arles, c'est en compagnie de l'érudit L. Jacquemin. On peut imaginer le dialogue de ces deux hommes : le cicérone jouant de la curiosité de son hôte, se lamentant sur telle dégradation, déplorant tel manque de crédit, bref, apportant à Dumas les éléments que sa "sorcellerie d'images et d'expression"⁸ allait transformer.

Lorsque Chateaubriand traverse, rapidement, sans trop y prêter attention, la ville morte, H. Clair lui offre un exemplaire de ses "Monuments d'Arles" attendant de l'enchanteur qu'il ressuscite la ville. Aux éloges du Mémorial d'Aix⁹, Chateaubriand répondra par quelques phrases sonores "*je n'ai point rencontré dans mes courses, de site qui m'ait plus tenté pour mourir que le site d'Arles ; j'ai toujours devant les yeux ces ruines, ce ciel, cette belle population de femmes grecques et romaines, le Delta et le Rhône près de finir*"¹⁰.

³ Voyages dans les départements du Midi de la France – t. 3 p. 480 – 1808.

⁴ In : L'invention du Midi. Représentation du Sud pendant la période révolutionnaire – actes du colloque de Montpellier – 1987 p. 154.

⁵ Mémoires d'un touriste – t. 2 de l'édition Maspero. p. 321 - 1981.

⁶ Nouvelles impressions du voyage, t.2 p. 297 - 1841.

⁷ Idem (p.196).

⁸ Guide du voyageur dans Arles p. 379 – 1835.

⁹ Mémorial du 28-7-1838.

¹⁰ Mémorial du 25-8-1838.

On s'empresse d'exhiber ces lieux communs comme autant de nouvelles preuves à verser à l'appui de la plaidoirie de la ville. Parmi les tableaux dressés devant les voyageurs, deux retiennent particulièrement l'attention : Arles, colonie grecque, Arles, ville romaine.

Arles, colonie grecque.

Le passé mythique : Arles telle qu'elle aurait pu (ou dû) être. Afin d'emporter la décision en faveur du maintien *in situ* des restes antiques d'Arles, Millin se montra habile : "*l'empire français*, écrit-il au ministre de l'Intérieur, *est le seul état de l'Europe dont une de ses contrées puisse rivaliser avec la Grèce et l'Italie : cette contrée, c'est le Midi*"¹¹. Au milieu du mouvement de l'antique qui parcourait l'Europe, l'argument n'était pas négligeable. Mais il n'est pas l'expression d'un simple opportunisme. Dix ans plus tard, le préfet des Bouches-du-Rhône, secondé par son architecte, tiendra le même raisonnement : "*La Provence est comme la Grèce, l'Asie mineure et l'Italie, une terre éminemment classique*"¹².

La démonstration est simple : implantés à Marseille, les phocéens ont partagé l'art grec dans les contrées avoisinantes. Mais, et c'est là que se fonde l'originalité de la Provence, "*Tandis que le type s'effaçait en Italie (...) il était réservé aux descendants des phocéens de conserver pendant de longues et terribles agitations, le feu sacré des beaux arts*"¹². L'étincelle ne pouvait s'éteindre en ce début de XIX^e siècle, Arles aurait failli à sa vocation de ville illustre en ne vénérant pas les restes – bâtiments ou poésies – anciens. Le projet de musée lapidaire de Penchaud se lit alors clairement : son architecture est le signe tangible d'une tradition restée vigoureuse.

Les images grecques et romaines, de la ville se superposent. Si le projet de Penchaud ne fut jamais réalisé, peut-être oublié, certainement enfoui sous la vague médiévisiste – gothique puis romane – la tradition de la filiation grecque demeura vivace. L'exemple le plus connu de ce phénomène demeure l'hommage rendu à Mistral par Lamartine : Mireille aurait pu être fille d'Homère¹³.

A l'antiquité un peu poussiéreuse (?) du début du siècle a succédé une antiquité vivante, quotidienne. La Vénus d'Arles ne se réduit pas au bloc de marbre chéri de quelques esthètes ni au modèle de plâtre destiné à l'instruction de l'élève encore malhabile, mais se multiplie au travers des filles d'Arles. On peut alors se demander si le Museon Arlaten ne présente pas l'ultime aboutissement d'une quête insensée, d'un projet un peu fou qui consistait à vouloir arracher à l'Antiquité "un morceau de vie réelle"¹⁴. En l'installant dans le palais de Laval dont les murs retiennent - comme prisonnières - les ruines d'un panthéon mythique, Mistral n'a-t-il pas déjà donné une trace de réponse ?

L'image des cités enfouies puis découvertes hante la pensée des archéologues arlésiens qui surent faire partager à leurs contemporains la justesse de la comparaison. Une comparaison qui s'établit d'ailleurs entre trois pôles : Rome et Pompéi, Rome et Arles¹⁵. Quand les érudits arlésiens évoquent les invasions des barbares comme autant de cataclysmes, ils ne succombent pas à une imagerie présumptueuse. Depuis la fin du XVIII^e siècle l'image romaine de Pompéi s'était révélée décevante, la ville ne comportant pas de "grands" édifices.

¹¹ Lettre du 30.4.1806 citée par P. Véran, Arles, médiathèque – ms 722 p. 69.

¹² Prospectus justifiant un plan général de conservation et réparation des antiquités provençales – février (?) 1817 – Archives départementales des Bouches-du-Rhône – 4T5.

¹ ² id.

¹ ³ Mais Lamartine parle aussi de la latinité de « Mireille ».

¹ ⁴ J. de Flandresy : la Vénus d'Arles et le Museon Arlaten, p.34 – 1803.

¹ ⁵ Arles représentant une variable pouvant être remplacée par Nîmes !

Au contraire, Arles illustre clairement la puissance de la civilisation romaine. Présentant les ruines du forum, J.-J. Estrangin écrit : "*ces ruines, nous l'avouons, n'auraient toute aucune signification et ne présenteraient aucun intérêt si on les comparait aux ruines de la Rome d'Italie et des Césars*"¹⁶. Par analogie avec ce que l'on sait de l'architecture et de la topographie de Rome se met en place l'Arles antique conçue comme une somme de monuments. Le cas du théâtre est exemplaire : les théâtres d'Orange et d'Arles sont en ruine mais, sachant qu'ils représentent tous deux une expression figurée du théâtre antique tel que le décrit Vitruve, il est facile de compléter la restitution de l'un des édifices par l'examen des ruines de l'autre édifice¹⁷.

On comprend donc qu'il ne s'agisse pas là de fierté locale. Arles avait été une ville de la province romaine, et non des moindres, et la mère de l'archéologie française. A. de Caumont avait formulé nettement la question : ces villes étaient "*calquées sur un plan à peu près uniforme. Tout le monde sait qu'on cherchait à reproduire dans les villes secondaires les monuments publics de la capitale et des grandes villes d'Italie*".

¹⁶ Description de la ville d'Arles antique et moderne (...) p.31- 1845.

¹⁷ C'est le raisonnement que suivent Pelet, Laristre ou H. Clair.

Texte de Bernard Thaon, extrait de « Le Goût de l'antique » , Ville d'Arles, 1990.



Les antiquités d'Arles en un seul point de vue ou la ville musée, anonyme, 1^{ère} moitié XIX^e siècle, d'après le pastel que Florent Natoire réalisa pour les consuls en 1777.